

THIERRY JANEQUIN

LE RÉDUIT  
MAUPERTUIS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

HERVÉ BORDEAU  
CHRISTELLE BORDEAU  
CÉLINE DALMONT  
AMANDINE DROUIN  
ALEXANDRE DUBOIS  
CAROLE DUMOULIN  
YVETTE FOINEL  
MADDY FOLLONIER  
JULIE GARDAN  
BRUNO GARDAN  
FABIENNE GARDAN

JEAN-DOMINIQUE GOUINEAU  
CLÉMENT JODEZYK  
ANNE LEFEUVRE  
MATTHIEU LEFEUVRE  
ANNICK LEFEUVRE  
SÉBASTIEN LEFEUVRE  
ARNAUD LERIDON  
BESNARD PASCAL  
MATTHIEU RAINEAU  
MANON ROUSSEAU  
DOMINIQUE ROUSSEAU

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier  
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou  
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-371-5

Dépôt légal : août 2020

# Chapitre 1

## Jennie

Un après-midi de mai,  
dans la vieille cité médiévale de La Ferté-Boréale.

Jennie referma, non sans peine, la porte de sa maison. C'était une porte pleine en bois de chêne. Elle était lourde et elle prenait un peu, dans le bas. On y avait cloué, naguère et sans souci d'esthétisme, un gros bourrelet de skaï pour atténuer les courants d'air. Il faudra revoir cette porte rapidement, se dit-elle, sinon ça va vite me taper sur les nerfs... La jeune femme s'assura par la petite fenêtre latérale aux carreaux opacifiés par des années d'abandon que son amie Aveline traversait bien la place André-Breton à bord de son vieux Ford Voyager aménagé en fourgon. Non pas qu'elle fut soulagée de la voir partir, non, bien au contraire. Elle adorait sincèrement son amie, son parler sans répit et son esprit de répartie. Mais, aujourd'hui, la situation était exceptionnelle ! Pour la première fois de sa vie, elle se retrouvait seule à l'intérieur de Sa maison. Elle était devenue propriétaire ! Oubliées, les piaules malsaines et partagées de l'internat, la chambre de bonne louée sous les combles d'une maison richarde, mais à l'unique robinet d'eau froide. Adieu et bon débarras à l'appartement bruyant d'une HLM fatiguée datant de l'époque yéyé où elle vivait depuis ces quatre dernières années. Après avoir, sans prétention, mais bien sagement, économisé un capital devenu rondet, Jennie s'était lancée à la recherche d'un nid qu'elle souhaitait douillet. La quête avait été plutôt longue, pleine de désillusions et même sujette, un temps, au découragement. Quand c'était bien, c'était inabordable, quand elle pouvait se permettre, c'était lamentable !

Et puis vint cette offre à La Ferté-Boréale. C'était, il faut l'avouer, un peu éloigné de ce qu'elle avait espéré. Une bonne quarantaine de kilomètres, ce n'était pas rien, surtout quand les journées étaient chargées et épuisantes. Jennie était employée d'une agence de voyages depuis quatre années et demie. Pourtant, elle avait le sentiment d'y être depuis dix ans ! L'ambiance n'était pas vraiment folichonne... Elle avait été recrutée, BTS en poche, pour épauler Jeanne-Marie, une petite dame à quelques mois de la retraite. Jeanne-Marie, qui n'aimait pas son prénom et rejetait farouchement un fumeux Marie-Jeanne, se faisait appeler Jajanne, ce qui n'était pas forcément plus heureux ! En dépit de son teint décrépi de grande fumeuse, elle

s'obstinait à porter des couettes et des T-shirts Mickey, ce qui aurait été gai et amusant si Jajanne n'avait pas été aussi souvent revêche... Elle tenait à gérer elle-même les meilleures ventes, à se mêler de toute l'activité de l'agence et surtout, obsession capitale, à s'attribuer tous les mérites possibles... De plus, sa lassitude plaintive était vraiment accablante en fin de journée. Heureusement, elle s'absentait régulièrement, multipliant des arrêts de travail de plus en plus rapprochés.

Et il y avait William, le « *Boss* » ! « *Le boss beau gosse* » selon ses propres termes, exagérés évidemment... Directeur d'agence, quadra en fin de décennie, il dissimulait un profiteur avisé derrière une présentation impeccable. Son unique fonction au sein de la société consistait à enchaîner les repas « d'affaires » – et surtout les *afters* à visées coquines et systématiquement alcoolisées – avec les autres professionnels du voyage : autocaristes, chargés de missions des offices de tourisme, « copains » des compagnies aériennes, ferroviaires et maritimes. Bref un chef perpétuellement absent, qui ne passait qu'en coup de vent, attentif uniquement au chiffre d'affaires et adepte des coups de gueule impromptus pour bien rappeler qui commandait ici ! Marié et père de famille, il n'avait jamais caché à la jolie Jennie qu'il aimerait beaucoup partir en sa compagnie, un week-end, pour « tester » – toujours selon ses mots – un séjour de rêve... Après tout, s'il avait recruté cette bombe, c'était bien avec le ferme espoir de pouvoir la tirer, non ? Comme Jennie déclinait poliment cette invitation fumeuse, il se vengeait sournoisement en lui refusant de profiter de certaines réductions qui se présentaient parfois à l'improviste. Une fois tout de même, avant son emménagement à La Ferté-Boréale, Jennie avait pu faire bénéficier Aveline d'une semaine aux Baléares à moins soixante-dix pour cent du prix de vente ordinaire et, s'accordant sur les dates de congés, elles étaient parties toutes les deux. William le boss n'y avait vu que du feu !

Bon, pour résumer, Jennie était souvent seule, à longueur de semaine, pour faire tourner la boutique. Heureusement les clients, gagnés d'enthousiasme dans la perspective d'un voyage qui illuminerait leur futur, compensaient par sympathie inhérente les lourdeurs de la collègue et de la hiérarchie ! C'est quand même avec soulagement que Jennie, chaque soir, quittait ce travail souvent ingrat. Une fois échappée des ahanements de la rocade encombrée, elle ressentait alors un sentiment de liberté et d'apaisement qu'elle n'avait jamais éprouvé en regagnant jusqu'à présent la cité cosmopolite des Lauriers. Enfin, et surtout, c'était beaucoup moins cher qu'en ville !

L'étrange maison toute en hauteur, incluse dans le rempart urbain, qu'elle visita un après-midi d'hiver, lui avait été proposée pour une bouchée de pain... Certes, il y avait beaucoup de travaux d'aménagement à prévoir. Mais rien de démentiel. Le fonds était bon, les murs sains et le toit en état. C'était même curieux qu'un tel logement, pour une si grande surface, fut en vente depuis si longtemps et à un si petit prix. Bizarre que les gens du coin ne se soient pas jetés sur l'occasion. Le notaire n'avait guère été disert, il faudra

qu'elle se renseigne dans le village. Elle espérait qu'il n'y avait pas eu de crime dans cette maison. Une maison hantée... Il n'aurait plus manqué que ça !

Jennie fit quelques pas en arrière, se retourna, admira Sa future salle de séjour, celle où elle aimerait avoir un jour de belles pierres apparentes et de petites étagères éparpillées çà et là. Son ami Damien lui trouvera bien un artisan disponible pour cet aménagement. À la limite, il pourrait même le faire lui même... Il était patron d'une petite entreprise de travaux publics, il était de surcroît un excellent bricoleur et le courage ne lui manquait pas. Même si elle n'aimait pas trop devenir dépendante, la question méritait de lui être posée. Elle considéra la montagne de cartons empilés à la va-vite à même le carrelage de la salle. Par quoi allait-elle commencer ? Le vieux buffet de sa grand-mère attendait placidement que l'on regarnisse ses tablettes. Il ne serait pas bien difficile de le déplacer pour faire les travaux. Même plein ! Elle rechercha et retrouva son stock de verres bien enroulés dans des feuilles de journaux. Elle se mit à en déballer quelques-uns puis, s'apercevant du silence ambiant, elle se mit en quête de son cube qui n'était jamais bien loin, blotti dans son grand sac à bandoulière. Quelques minutes plus tard, les chœurs polyphoniques de Guillaume de Machaut s'enchaînèrent aux violes et aux flûtiaux. Jennie imagina sa pièce au temps des troubadours, un tronc d'arbre ardent dans l'immense foyer, un maître de céans dans ses plus beaux atours. C'était délirant, mais amusant ! La cheminée en place était vraiment très vieille. Et monumentale. Sur le manteau était gravée, en lettres gothiques, une longue phrase qui avait dû être peinte, autrefois, car des traces de couleurs résistaient par endroits. Mises à part quelques syllabes, elle n'arrivait pas à déchiffrer l'inscription, mais elle se doutait qu'elle devait concerner les anciens occupants du lieu. Ce qui lui intimait à la fois respect et sympathie.

Les travaux durèrent des mois. La famille, les amis, les bonnes volontés, tout le petit monde de Jennie s'y attelait et des artisans complétèrent. Au fil des jours, les idées devenaient réalités, l'atmosphère s'embellissait à l'achèvement de chaque pièce. L'une après l'autre. Le tout se transformait en un cocon aussi confortable qu'accort. Un plafond à retaper et trois copains-copines venaient prêter main-forte. On finissait la journée en mangeant des pizzas, à boire du cidre et à refaire le monde.

Puis vint le temps de la cave.

En plus de l'entrée du garage qui se trouvait sur la droite, il y avait deux portes en façade de la maison de Jennie. La première, celle de l'entrée principale, la lourde porte en chêne, s'ouvrait sur la place Breton, on la voyait d'assez loin. La seconde, beaucoup plus petite et en retrait d'une bonne vingtaine de pas, se retrouvait donc être à la première adresse de la rue du Bâtifol, anciennement la rue Battifole. Elle donnait accès sur une sorte de vestibule, pièce qui n'en était pas vraiment une, et qui serait bien pratique pour y déposer chaussures, sacs à main, parapluies et *tutti quanti*... Il suffirait d'y aménager placards et penderies et le tour serait joué. Au fond de cet espace, il y avait eu autrefois une cuisine, car le coin droit disposait d'un évier

en ciment qui, rectangulaire et poli par les ans, évoquait le rinçage à grande eau et l'offre à l'ami de passage, par exemple, d'une généreuse botte de poireaux ! Dans ce local enfin, dans l'encoignure gauche, il y avait encore une porte de bois, sans ajour ni fioritures et dont l'énorme poignée de fer semblait disproportionnée en regard de la taille de l'ouverture. C'était l'entrée de ce que l'on pouvait considérer comme étant une cave. Une fois à l'intérieur, on se retrouvait dans une pièce plutôt basse, sans fenêtre, et donc sans la moindre source de lumière. Le plafond à fleur de front et le sol noir de terre battue y laissaient une curieuse impression d'oppression. L'unique ampoule suspendue à son fil électrique n'arrangeait guère la désolation. Cette pièce, un peu abandonnée, un peu à l'écart, contrastait avec la gaieté du reste de la maison. Elle était même énigmatique pour ne pas dire déprimante. Mi-cellier, mi-cave, elle avait visiblement servi de remise, car ses murs non crépis supportaient une imposante étagère dont la construction primaire n'appelait pas particulièrement la visite.

Sur la gauche, une très belle porte d'armoire en merisier – quelle injure ! – avait été posée à flanc et clouée à d'improbables montants. Elle faisait barrage à un phénoménal tas de boulets de charbon. C'était un assemblage de fortune aussi rustaud que l'était son auteur, Gilbert Tarrais, gendre de Mme Dupré, la précédente occupante des lieux. La maison avait été abandonnée au décès de cette dernière et nul ne s'était intéressé à ce combustible disponible. Et surtout pas l'héritier au visage porcin qui avait géré la succession. Il est vrai qu'à notre époque, rares étaient les gens qui utilisaient encore ce mode de chauffage contraignant et nauséabond. On commençait par allumer un feu sec dans un poêle ou une cuisinière. Une fumée grise et malodorante commençait à se répandre dans toute la maison, s'échappant de tous les interstices du fourneau et des tuyaux. Une fois l'amorçage établi, il fallait ensuite aller dehors, sous l'appentis, chercher des bûches de bonne dimension, en faisant gaffe de ne pas mettre la main sur des myriapodes léthargiques et dérangés. Ce petit jeu d'approvisionnement en bûches pouvait se poursuivre dans le temps, alternant les expositions d'un confinement enfumé avec celui, souvent au-dehors, de la remise à bois exposée au vent glacé. Au bout d'une heure ou deux, la chaleur se répandait parcimonieusement, en fonction de l'assemblage plus ou moins conséquent et alambiqué du circuit tuyauté. À leur proximité, on était cuit en trente secondes, à deux mètres, on se gelait ! Pour remplacer le bois, dispendieux en travail et énergie éphémère, on pouvait aussi faire brûler des boulets de charbon. Une fois versés dans l'âtre, ils se mettaient à rougeoyer, puis ils devenaient incandescents. Et ils ne se consumaient pas aussi rapidement. C'était un avantage et l'on en fit beaucoup usage. Dans la maison de campagne de ses parents, il y avait sous le hangar un gros poêle émaillé bleu abandonné, Jennie pourra le demander. Ou bien elle se trouverait sur Le Bon Coin, ou mieux encore chez un brocanteur, une bonne vieille cuisinière des familles ! En supposant qu'il en existe encore ! Elle aurait aimé préparer des plats qui mijotaient pendant des heures dans une cocotte posée directement sur la fonte, de gros pâtés

garnis dans des terrines enfournées. Des rêves qui avaient été inspirés par les images alléchantes d'un livre de cuisine traditionnelle... Le tas de charbon était conséquent et durerait longtemps, l'idée méritait d'être étudiée...

Tout au fond de cette cave, il y avait cette immense étagère, élevée sur trois niveaux et qui avait été construite avec du bois de rebut. Les planches avaient été retaillées dans des parois de coffres ou des buffets démantelés. L'ensemble était massif, mais était pourtant d'un assemblage irréprochable, contrastant fortement avec le coffre à charbon, par exemple. L'étagère semblait avoir été bâtie pour l'éternité. Une peinture désuète vert clair des années 1960-70, style Ripolin, avait été badigeonnée avec soin, mais seulement sur les montants. C'était sans doute davantage pour finir un pot entamé que pour peindre l'ensemble réellement. Il en restait d'ailleurs une grande quantité, d'autres pots de peinture, sur cette étagère. Tous devenus rouillés et certains cabossés. De l'argenterie Tolémail pour tuyaux de poêle, du rouge carmin et du vert impérial. Inutilisables sans doute. Des fragments de marbre – d'une veine qu'elle n'avait vue nulle part dans la maison – des carreaux de faïence, de petites vitres intactes emballées dans de vieux journaux étaient restés à attendre une utilisation éventuelle qui n'est jamais venue. Des caisses de bois rouge contenaient des équipements électriques d'un autre temps répandant des relents de vieille huile industrielle... Interrupteurs ronds en laiton, fils gainés de tissu, fusibles en porcelaine... Sur l'étagère du haut, de vieilles poches de toiles, certaines visiblement crevées, étaient empilées, poussiéreuses et peu engageantes. Elles seront vite jetées en utilisant des gants.

Au sol, ce qui avait été jadis un sac de ciment ordinaire, à peine entamé, était devenu un bloc compact et immuable... Il faudra un temps fou et des efforts considérables pour l'extirper de son logement, celui-là ! Derrière lui se trouvait une quantité incroyable de grosses bouteilles. Vides. Impressionnantes. Toutes en bon état visiblement et, à en juger par leur aspect, empilées et allongées ici les unes sur les autres, depuis des décennies, un siècle peut-être ? Il y en avait bien une centaine ! Jennie pourrait les proposer à son grand-oncle qui produit et bouche du cidre dans sa ferme, aux Verterêches. Ce serait une bonne occasion de le faire venir, d'ailleurs. Elle adorait tendrement le vieux couple Fernand et Germaine. Lui, vaillant et taquin, elle plus réservée, mais cabotine. Si elle avait été en couple, elle aurait aimé vivre avec son conjoint à l'image de ses deux aïeux. On se grogne dessus gentiment et l'on s'adore. Après avoir traversé les difficultés de la vie, on se laisse doucement glisser vers la sortie, mais en se tenant la main. Sans solitude, sans douleur, sans amertume, mais dans un calme résolu et avec l'unique crainte que l'autre souffre un peu plus que soi-même. Mais bon, pour le moment, Jennie était célibataire et n'avait aucune envie d'y mettre un terme. Elle était jeune, se savait très jolie. Elle savait se mettre en valeur et pouvait se rendre bouleversante d'intérêt. Quand elle jetait son grappin sur un Apollon de passage, il ne résistait jamais longtemps à l'appel sauvage. Mais les conditions étaient toujours claires, un peu de temps et puis du

vent... Le plus dur était de se débarrasser des boulets, qui n'étaient pas de charbon ceux-là ! Elle se donnait liberté au moins jusqu'à trente ans. Ensuite, elle envisagerait plus sérieusement la vie de couple. À moins qu'entre-temps, un prince charmant... ou bien une princesse... Il n'y avait pas de règle... La vie est ainsi faite, n'est-ce pas ?

Bon, il faudrait qu'un de ces quatre matins, elle se mette à vider et nettoyer cette pièce. Alors, elle pourrait y entreposer tous les cartons qu'elle avait utilisés pour son déménagement. Une fois découpés et bien pliés, ils pourront éventuellement resservir. La cave semblait étonnamment sèche, ils ne devraient guère s'abîmer avec le temps. Elle contempla une petite boîte de métal blanc, de forme ovale, sans doute de l'aluminium. Un oiseau à l'envol figurait en relief sur le couvercle. L'intérieur ne contenait plus rien. Qu'avait-il bien pu recevoir d'ailleurs ? De la poudre d'escampette, pour échapper aux minets en maraude ? L'objet était joli. Elle pourra le mettre en valeur quelque part. Une fois nettoyé et lustré, il pourrait aussi être offert. Elle verrait plus tard.

Quelques semaines passèrent. Le lundi suivant serait férié. Super. En posant son vendredi, elle pourrait disposer d'une journée pour faire ses courses et des trois suivantes pour travailler dans la maison. Elle en profiterait pour vider la cave de tous ses rebuts oubliés.

Le samedi matin, beau temps, soleil radieux, elle commença par ouvrir toutes les fenêtres. Les rayons chauds et lumineux inondèrent les pièces, ce qui rendait joyeux. Après une rapide toilette, elle se prépara un super petit-déjeuner – café au lait, tartines et confiture – choisit un bon album pour bien démarrer la journée. *Young Americans*, par exemple. Très bien. Soul langoureuse, saxo intime, voix rauque et veloutée. Du plaisir assuré. Vers dix heures/dix heures trente, Aveline et Michaël lui apporteraient avec le fourgon une quinzaine de bacs en plastique munis de poignées et d'un couvercle. Ils devaient finir en déchetterie car, ayant trop servi, ils étaient devenus impropres à leur utilisation alimentaire. D'une contenance de 200 litres chacun, ils seraient parfaits pour stocker les boulets de charbon, empilés dans un recoin bien rangé et correctement nettoyé. Il y en aura même peut-être de trop. Difficile d'évaluer le volume du tas de houille à vue de nez. Le plus long serait sans doute de tout transvaser à la pelle. Mais à trois, cela devrait aller assez vite. Ensuite, ils s'attelleraient à débarrasser la grande étagère, quitte à y passer deux jours ! S'il restait des bacs, elle y entreposerait les objets méritant d'être conservés. Et puis, les bacs allaient être également bien pratiques pour retirer et transporter toutes les vieilles bouteilles.

À 18 h, Aveline et Michaël étaient déjà repartis. C'était l'anniversaire de la maman d'Aveline et ils avaient un bon bout de route à faire avant d'y arriver. Jennie se retrouvait seule. Mais son charbon était rangé. Les étagères supérieures étaient désormais vides et nettoyées. Elle n'avait rien trouvé qui fut une pièce rare oubliée, un vieil objet désuet, mais à la valeur sûre. La majeure partie était à jeter. Dommage. Jennie posa au sol une vieille chute



de balatum au décor suranné. Moche, mais suffisamment nickel pour qu'elle puisse s'y agenouiller. Elle réajusta son foulard, pas besoin d'utiliser ses beaux cheveux foncés pour épousseter les toiles d'araignée. Elle commença par secouer le sac de ciment aggloméré. Trois tonnes ! À force de pousser, elle réussit à le faire basculer sur le côté opposé ; il n'était pas sorti, mais, au moins, il n'obstruerait plus le passage. Elle demanderait à un costaud de lui donner de l'aide, un autre jour. À quatre pattes, elle se faufila assez péniblement sous la dernière étagère. Il n'y avait pas beaucoup de place. Il lui faudra ramper pour atteindre la rangée de bouteilles. Ce qu'elle fit. Et elle comprit qu'elle n'arriverait à rien sans éclairage d'appoint. Sous l'étagère au ras du sol, le plafonnier n'évoquait plus que vaguement les reliefs. Elle ressortit. Se rendit au garage, à l'autre extrémité de la maison. Elle en revint avec un néon amovible et une longue rallonge électrique. Elle la brancha dans le vestibule, déroula le fil et revint s'installer sous les planches. Ses narines s'étaient emplies au long de la journée d'une poussière épaisse et noire. Elle avait l'impression d'être un mineur de fond. Dommage qu'elle n'ait pas eu un casque avec une lampe...

De retour à quatre pattes sous l'étagère du bas, elle saisit une première bouteille et fut surprise de son poids, beaucoup plus massif que les bouteilles en verre d'aujourd'hui. Elle s'assura qu'elle était bien vide et relativement propre. Oui, c'était sans doute réutilisable. Elle les mettrait toutes de côté pour le tonton Fernand. Et s'il n'était pas intéressé, elle les porterait au recyclage. Elle la fit glisser depuis son avant-bras jusqu'à ses mollets, le plus en retrait possible. Elle en poserait une vingtaine avant de ressortir en marche arrière pour pouvoir les mettre en caisse. Le va-et-vient dura une bonne heure. Elle avait de plus en plus mal au dos et se cogner régulièrement la tête dans l'étagère du dessus commençait à lui taper vraiment sur le système.

Au fur et à mesure que Jennie dégageait les bouteilles vides, elle faisait apparaître le fond qui était dissimulé dans la noirceur et la profondeur de la pièce. Ce qu'elle pensait être un mur n'en était plus un au fur et à mesure qu'elle vidait l'endroit. Les bouteilles avaient été méticuleusement alignées devant une grande planche de bois qui tenait lieu de fond. Il lui fallut encore une bonne demi-heure pour retirer les dernières bouteilles. Elles avaient été déposées sur une sorte de bâti en lattes nouvelles, dont le plancher était parsemé de granules pierreuses, conséquence de l'effritement des murs attenants. La profondeur de cette sorte de coffre avait été prévue de manière à correspondre à la longueur exacte d'une bouteille, ce qui impliquait que ce montage avait bien été fabriqué intentionnellement pour cet usage. Elle ne l'avait pas remarqué plus tôt, bien que cela fit près de deux heures qu'elle avait le nez dessus ! Après avoir évacué les derniers litrons, Jennie eut encore le courage de vouloir nettoyer cet étrange plancher de bois. Elle se dégagea avec peine, revint avec pelle et balayette. Elle retourna, fatiguée, ramper une dernière fois sous l'étagère. Cette journée de travail l'avait exténuée. Elle balaya soigneusement les lattes de bois, évacuant les microgravats

accumulés. Une fois le tout bien propre, l'idée saugrenue lui vint de tirer sur ce châlit assemblé, peut-être histoire de voir ce qu'il y avait en dessous ? Était-ce un appel de son intuition féminine ? On n'aurait pu l'expliquer. Elle n'était généralement pas mauvaise avec ce don...

Quelle ne fut pas sa surprise, en tirant, de s'apercevoir que le plancher s'était déplacé vers ses genoux. Elle tira à nouveau et l'ensemble bougea encore une fois, sans difficulté particulière. Jennie comprit qu'elle pouvait, en se reculant, dégager davantage l'assemblage. Elle eut alors, nouvelle intuition, l'idée de regarder ce qu'il y avait derrière... Elle se saisit de sa lampe portable et la balança sur le sommet du fond mobile. En se penchant sur le côté elle aperçut alors, avec une grande surprise, installée profondément dans l'épaisseur du mur, une porte de bois à l'aspect vénérable, plantée là, droit vers l'inconnu ! Nul n'aurait pu soupçonner son existence, dissimulée derrière toutes ces bouteilles. Cette porte était sans couleur, d'un ton gris pâle assez uniforme et semblait n'avoir jamais été peinte. Elle était composée de plusieurs éléments. Les montants et les traverses étaient saillants, ce qu'elle interpréta pour être la face intérieure de ce qui était une petite porte d'ailleurs, puisqu'elle ne faisait, à vue de nez, qu'un mètre de hauteur, et elle en déduit qu'elle s'ouvrait sur l'extérieur, mais à quel endroit ? Elle essayait de retrouver l'orientation de sa cave par rapport à la muraille médiévale. Sans beaucoup d'assurance, sa maison possédant tant de recoins qu'on y perdait facilement le nord. Soit on allait vers son séjour, mais ce n'était pas sûr, soit on entrait directement dans le rempart, hypothèse qu'elle préférait.

Un imposant loquet de fer, un peu rouillé, appelait à l'ouverture. Elle repoussa encore un peu plus en arrière le coffrage de bois amovible et se faufila derrière lui, tant bien que mal, en vérifiant bien qu'il n'y avait rien, sur le sol de terre battue, qui vienne lui meurtrir les genoux. Elle essaya alors d'ouvrir cette porte mystérieuse. Elle appuya fermement sur le poussoir mais, hélas, le fléau ne bougea pas. Elle se mit à frapper la ferrure, poussa et tira la porte du mieux qu'elle pouvait, la course du fléau s'accroissait, mais à mesure millimétrique ! Après une dizaine de vains efforts, elle finit par se décourager. « Il fera jour demain » se dit-elle, philosophe. En se reculant, elle donna un coup de coude maladroit sur le coffret à bouteilles. Ce dernier recula encore une fois ! Instinctivement, elle mit la main pour le retenir et le ramener dans sa position précédente. Ce qu'il fit également sans difficulté. En avant, en arrière, la plate-forme était belle et bien mobile. C'était magique ! Jennie comprit soudainement qu'elle aurait pu, si elle l'avait su avant, tirer le tout d'un seul coup, même avec toutes les bouteilles dessus. Elle souleva avec peine le bâti et vit qu'il avait été équipé de grosses roues d'une simplicité sans égale. Quatre roues en bois traversées par un axe métallique. La tige était rouillée de vieux, mais toujours fonctionnelle. Elle reposa le châssis, le poussa, le tira. L'ensemble coulissait parfaitement sans beaucoup d'effort.

Il était tard et elle en avait quand même un peu marre. Fallait encore qu'elle se douche, qu'elle se réchauffe le menu chinois qu'elle s'était programmé et, enfin, elle pourrait se délasser en regardant un vieux film de

Tim Burton. Une bonne soirée bien méritée, pensa-t-elle, néanmoins toute songeuse quant à son étrange découverte.

En dépit de sa fatigue, elle eut une nuit relativement agitée, immergée dans une succession de voûtes souterraines aux issues incertaines. Elle se voyait petite et perdue, dans l'atmosphère irréaliste d'*Alice au pays des merveilles*. Elle se réveilla mal à l'aise, lut quelques chapitres des *Jumelles de Highgate*, un bon roman londonien d'Audrey Niffenegger où l'on croisait des ectoplasmes forts étonnants mais qui, néanmoins apaisant, lui permit de replonger dans trois bonnes heures d'un profond sommeil.

Réveillée peu de temps avant neuf heures, cette nouvelle journée débutant avec bonne humeur, elle commença par un copieux petit-déjeuner. Elle alluma ensuite son ordinateur, releva ses mails, puis imprima un plan cadastral de sa maison, en souligna les contours et y détermina l'emplacement de la cave. Effectivement, selon l'orientation de cette dernière, il était peu probable que le passage conduise vers chez les Baulois... Il était même, au contraire, à l'opposé ! Il devait s'enfoncer sous sa propre maison... Elle sortit alors se promener, au-delà de la contrescarpe, en observant du mieux qu'elle pouvait les murailles de la ville fortifiée. Quand elle estima être à hauteur de sa maison, elle essaya d'imaginer sa cave. Mais ce fut sans certitude. Les murs épais et muets dissimulés par la végétation ne laissaient rien deviner.

À midi, elle appela son copain Damien et lui expliqua le topo.

— Dam, salut, c'est Jennie. Comment vas-tu ?

— Ah, salut Jennie ! Te présente pas ! Ta photo s'affiche quand t'appelles... Sinon, nickel chrome, ça va. Nickel, nickel... Et toi, ça va ?

— Ouais, ouais. Super aussi... Dis, je t'appelle car j'ai un drôle de problème depuis hier...

— Ah ben, qu'est-ce qui t'arrive, ma poulette ? Ta baignoire fuit ? Ton congélateur fait cuire la viande ? Une famille de rats laveurs s'est installée dans ta cuisine ?

— Pfff... N'importe quoi ! Dis donc, t'as pris combien d'apéros avant de passer à table, toi ? Et puis d'abord, je ne suis pas ta poulette !

— Rien du tout, ma petite caille ! J'ai rien bu du tout. Je ne bois de l'alcool que lorsque je sais que je vais te voir... C'est plus facile à supporter après, tu comprends ?

— Euh... Bon, va falloir arrêter, là... sinon je vais couper !

— OK, OK, jolie Jennie... Alors, explique-moi tout...

— Tu sais, hier, j'ai nettoyé ma cave avec Aveline et Michaël...

— Ah bon. Je ne savais pas. D'accord. Vous avez nettoyé ta cave... Et alors, tu as trouvé de bonnes bouteilles...

— Oui, plein, mais que des vides et seulement des vides !

— Ah, les vaches ! Bon, tant pis !

— Mais ce n'est pas tout... Derrière les bouteilles, il y avait une porte !

— Derrière les bouteilles qui sont vides (sourir appuyé...), il y a une porte ?